

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7 - 551 34 14

COBAYES HUMAINS



La presse nous a annoncé récemment que des neuro-chirurgiens mexicains avaient greffé des cellules provenant des glandes surrénales de fœtus humains dans le cerveau de patients atteints de la maladie de Parkinson. L'amélioration obtenue permettrait d'espérer soigner de la sorte plusieurs autres affections neurologiques : maladie d'Alzheimer, sclérose en plaques, etc. Des expériences de ce genre sont tentées depuis plusieurs années sur des rats et aussi sur des êtres humains, mais dans ce cas les greffes proviennent des glandes surrénales du malade lui-même. L'utilisation de fœtus humains est une nouveauté qui suscite chez nous un certain malaise. D'où viennent ces fœtus et que deviennent-ils après qu'on leur a soutiré les cellules ou tissus destinés à traiter des parkinsoniens ?

Jusqu'à présent, rien n'était pratiqué sur l'être humain sans l'assentiment de ce dernier. Quand un humain décide de léguer son corps à la médecine, il le fait volontairement. Les prélèvements d'organes systématiques après un décès ne sont pas autorisés si la victime a déclaré de son vivant, s'y opposer.

Le malaise grandit quand on lit dans un autre journal : "Au Mexique, certains chercheurs "fabriquent" déjà artificiellement des monstres sur des fœtus que les femmes expulsent après trois mois et demi de gestation. Les médecins travaillent ensuite sur les malformations qu'ils ont provoquées. "Et un spécialiste de la question ajoute qu'il n'est pas opposé à ces expérimentations "à condition qu'en aucun cas ces êtres ne soient menés à terme."

Que signifie cette réserve ? Le fœtus est-il sacrifié à la fin des travaux ? Meurt-il de sa belle mort — si l'on peut dire ? Et souffre-t-il pendant sa courte vie ? Le silence qui règne là-dessus ne peut qu'accroître notre inquiétude.

Le petit camp d'extermination de Rechlin

A 40 kilomètres au nord-ouest de Ravensbrück, la base aérienne de Rechlin-Retzow* était à demi évacuée de son personnel de la Luftwaffe quand, à la mi-février 1945, un transport de plusieurs centaines de femmes de Ravensbrück y fut envoyé. Parmi elles, 100 à 150 Françaises dont 88 sont identifiées.

Les 1 500 à 2 000 détenus de Sachsenhausen, arrivés en janvier des usines Heinkel avaient été aussi évacués pour la plupart. Il n'en restait qu'un petit groupe, dont plusieurs Français. Dans le petit camp des femmes se trouvaient déjà un certain nombre d'évacuées d'Auschwitz.

A cette époque, "les pistes de Rechlin auraient été retenues par la Commission spéciale du Haut Commandement de la Luftwaffe pour accueillir les nouvelles escadrilles de Messerschmidt ME 262. Ce tout premier chasseur à réaction réclamait un terrain à sa mesure : hangars creusés dans le sol et protégés par des buttes de sables, canalisations profondes pour le carburant, fortins enterrés pour les munitions et les équipements de rechange, aires de décollage et de manœuvre aussi planes qu'un miroir. L'organisation centrale des camps d'Oranienburg aurait promis d'affecter à Rechlin le "tout premier choix des spécialistes" (Témoignage J. Sébastien). L'entreprise de terrassement était l'Organisation Todt.

Or Pflaum, le "marchand de vaches" fit partir pour Rechlin, le 13 février 1945, une grande partie du Block 27, sans tri, jeunes et vieilles, des Françaises, des Tsiganes, des Russes, des Allemandes asociales, puis des femmes épuisées, tirées de la tente.

Quand le commandant de Rechlin voit arriver ce transport peu performant, il manifeste quelque étonnement... Mais il en prend vite son parti et, quelques jours après, il s'offre un petit plaisir gratuit en obligeant les femmes à passer longuement sous une douche froide, au milieu de la nuit, présidant lui-même à l'opération avec un long bâton.

On entasse les femmes fatiguées et malades à 6 ou 800 dans l'ancienne salle des Fêtes des aviateurs, sans paille ni couverture, avec seulement 3 W.C. et 3 postes d'eau, qui n'étaient ouverts que la nuit. Dans la journée,

l'eau était coupée. Il y avait des tinettes dehors. Les mortes et les mourantes étaient empilées à l'entrée de la salle, baignant dans un épouvantable cloaque — 10 à 12 mortes chaque matin : "Seulement ça de crevées ?" dit un jour l'Aufseherin. Une seule soupe en fin d'après-midi, servie dehors, dans des boîtes de conserve en nombre insuffisant, et encore pas tous les jours. De même, le pain, coupé en dix, n'était parfois distribué qu'un jour sur deux. De longues heures d'appel dehors, les lainages ayant été enlevés. Plusieurs cas de folie se déclarent. C'était rigoureusement le même régime qu'au Jugendlager.

Les femmes encore valides creusent des trous dans le sable, les rebouchent, déblaient après les bombardements ou marchent des kilomètres dans la forêt pour tirer de longs troncs d'arbre, toujours sans rien manger à midi. Leur résistance décroît rapidement.

Il existe un *Revier* sous les ordres d'une politique allemande redoutable, évacuée d'Auschwitz. Ce *Revier* est fermé à clef de l'intérieur. A l'intérieur, trois détenues médecins, une Russe, Stenia, une Française, Suzanne Mengin, et une Allemande évacuée d'Auschwitz, Ilse Freund, qui exerçait à Cracovie et parlait le français.

Un matin de mars, de bonne heure, arrivent à Rechlin Pflaum, le Dr Treite et deux autres médecins S.S. de Ravensbrück que le Dr Mengin ne connaissait pas. Le Dr Lukas, celui qui avait recruté Suzanne Mengin comme médecin pour Rechlin, n'était pas parmi eux**. Il y avait encore d'autres S.S. et les chiens. Ilse Freund dit alors à Suzanne Mengin : "C'est une sélection. Tu vas voir : ils vont faire sortir tout le *Revier*, ils nous mettront à côté d'eux et ils vont faire un premier tri. Celles qui seront sélectionnées vont rentrer dans le *Revier* et ils vont nous demander de désigner qui peut encore travailler". La sélection s'est effectivement passée en deux temps, exactement comme Ilse Freund l'avait prévu. Les femmes sélectionnées ont été emmenées en camion. Ilse Freund était convaincue qu'elles allaient être gazées à Ravensbrück. Elle était d'autant plus épouvantée qu'elle savait que depuis octobre-novembre on ne gazait plus à Auschwitz.

***En effet, le Dr Lukas quitta Ravensbrück vers la fin de février après avoir refusé de procéder aux sélections et d'assister aux exécutions collectives. Comme sanction, il fut affecté à un camp pire que Ravensbrück, au camp de Sachsenhausen.*

*Rechlin était la première base aérienne du Reich, centre de recherche et d'essais de la Luftwaffe, l'équivalent de Farnborough, pour la Royal Air Force.

Une deuxième sélection eut lieu 15 jours après au *Revier*, au début d'avril, avec la même équipe de sélectionneurs et le même scénario.

On sélectionne aussi les détenues de la "salle des Fêtes". On leur dit qu'on les ramène à Ravensbrück où elles ne travailleront plus. Les conditions sont si atroces à Rechlin que les femmes préfèrent retourner à Ravensbrück. Il y eut, dans le courant mars (une seule date est sûre, celle du 27 mars) quatre à cinq convois de deux ou trois camions chaque fois qui ramènent des femmes au grand camp. Ces femmes squelettiques, qui tenaient à peine debout, noires du soleil de mars, sans regard — des cas de folie s'étaient déclarés — ont impressionné celles qui étaient restées à Ravensbrück. Elles étaient sans doute toutes destinées à la chambre à gaz, mais, par suite de son encombrement à cette époque, les gazages n'ont pas toujours été immédiats. La désorganisation générale du camp aidant, des vies ont pu être sauvées.

Les premiers camions ont en effet été déversés, en attente, derrière les barbelés du Block 31 ou au *Strafblock*. Un soir, l'équipe de sélectionneurs serait descendue jusqu'au 31 et l'un d'entre eux aurait dit : "Ces garces de Françaises ne veulent pas crever." Du Block 31 où il y avait presque chaque jour des sélections, plusieurs femmes revenues de Rechlin ont été sélectionnées pour le *Jugendlager*. Et là-haut, appels interminables et nouvelles sélections ; certaines d'entre elles ont été prises pour la chambre à gaz, d'autres ont été ramenées dans le grand camp et jointes au groupe des 300 Françaises qui ont eu la chance d'être libérées par la Croix-Rouge internationale au début avril. Les femmes des camions suivants ont été enfermées dans les douches ou dans le *Revier* et sont parties de là pour la chambre à gaz, parfois intégralement, parfois après une dernière sélection.

Une Slovaque qui travaillait au *Revier* a écrit ceci : "On nous a réveillées dans la nuit parce qu'un transport était arrivé de Rechlin. Après que la Schwester Erika les a examinées, les malades devaient être chargées sur un camion. La manière dont nous chargions ces femmes ne plaisait pas aux S.S., elle était trop humaine. Il fallait soulever les malades et si elles ne rampaient assez vite vers le fond du

camion le S.S. leur flanquait un coup de pied, de sorte qu'elles tombaient les unes sur les autres. Dès que le camion était plein et l'abattant arrière fermé, nous devions monter sur le tabouret et jeter les malades par-dessus bord.

"Après dix ou quinze minutes, le camion revenait pour d'autres chargements. Je suis persuadée que ces gens allaient directement aux gaz. L'expression sur ces visages était effrayante. Beaucoup d'entre elles savaient ce qui les attendait. Après cette action, nous ne pouvions plus trouver la paix."

Dans la "salle des Fêtes", à Rechlin, il y avait une femme médecin que tout le monde aimait, le Dr Peretti della Rocca. Une camarade lui a proposé de la sortir de là, lui ayant trouvé une place dans un Block de travailleuses. Le Dr Peretti refusa, disant qu'elle se sentait plus utile dans l'horrible salle des Fêtes pour soulager de son mieux les malades. Elle monta dans le camion avec ses compagnes. Martha Desrumeaux, qui travaillait aux douches à Ravensbrück, la reconnut à l'arrivée du camion et put échanger quelques mots avec elle. Puis elle disparut avec toutes ses compagnes, 70 environ.

Pendant ce mois tragique, il arriva encore que des femmes fussent sélectionnées... pour des Kommandos de travail ! Au retour de Rechlin, certaines partent pour Hambourg ! Deux Françaises, appelées isolément au milieu de la nuit... sont libérées : M^{me} de Fleuriu et M^{me} de Rambuteau.

Le 13 avril, à Rechlin, nouvelle apparition de Pflaum. Cette fois, il est accompagné de l'Oberaufseherin Binz. Etrange. Elle dit qu'elle vient chercher seulement les Françaises, même les Juives, même les malades. Les Françaises ont peur. Binz ricane : "Pourtant c'est un jour où moi j'aimerais être Française." Les femmes qui sont encore à Rechlin en cette mi-avril, sont totalement à bout. Elles montent dans le camion. Derrière suit un camion de Russes. Alors ?... Ces derniers camions sont déversés devant les douches. Une ultime sélection a encore lieu à cet endroit.

À Rechlin, ce qui peut encore marcher est dirigé vers Malchow. Les S.S. partent à leur tour. Il ne reste que les malades hors d'état de marcher, abandonnées, sans médecin ni infirmière. On connaît trois Françaises parmi elles. Elles n'ont plus rien à manger et n'ont plus assez de force pour sortir les mortes du *Revier*...

Le 2 mai, des visages aux yeux bridés apparaissent aux fenêtres. Ce sont des Russes... qui ne parlent pas russe ! Des Kirghizes. Ils réquisitionnent des Allemands pour nettoyer et emmènent les survivantes dans des petits hôpitaux de campagne plus à l'Est. Ils ne parlent pas de rapatriement. Une des Françaises pas à pied dès qu'elle peut marcher. Une autre, 16 ans et demi, meurt. Sa mère était morte au *Revier* de Rechlin, battue à mort par la terrible Blockova. La troisième malade française est transférée encore un peu plus à l'Est. Ses demandes de rapatriement restent sans réponse. Elle réussit à faire prévenir clandestinement la Mission française de rapatriement de Berlin. Une ambulancière arrive enfin pour la chercher. C'est déjà le 6 octobre 1945.

Germaine Tillion, Ariane Le Douaron et Anise Postel-Viany



IN MEMORIAM

Marguerite Billard



Me voici avec tout mon cafard !

La porte s'est ouverte et nous, les trois qui sommes dans la cellule, nous nous mettons à rire. Comme elle a bien dit cela, la nouvelle ! Marguerite Billard dépose sa valise, enlève son manteau : déjà le climat qui règne parmi nous a changé.

Certes, Marguerite a toutes les raisons de craindre. Membre du réseau O.S.S. Jacques, arrêtée pour aide aux réfractaires, elle fait partie d'une chaîne qui la relie au maquis où est son fils aîné. Elle ignore s'il est arrêté.

Son mari, bien qu'il n'ait pas pris part à ses activités, est arrivé à Fresne avec elle. Mais Marguerite sait oublier sa propre angoisse pour ne pas peser sur les autres, elle ranime les courages, elle arrête par une plaisanterie les lamentations un peu trop fréquentes dans cet univers où nous sommes enfermées... et nous rions. Précieux, bienfaisant rire que nous avions oublié. Et puis, quand la nuit tombe, que nous occupons nos paillasses, Marguerite nous raconte sa vie.

Née à Alexandrie, où son père est industriel et banquier, Marguerite a connu une enfance heureuse, une jeunesse brillante. Elle va de collège en collège, elle parle plusieurs langues et sa connaissance de l'allemand nous sera très utile.

Ses parents se fixent à Genève. Marguerite fait du sport. Elle est championne de tennis. Elle se marie en 1918 avec un prisonnier de guerre français rapatrié par la Suisse. Avec lui, elle vivra à Paris, où naîtront ses trois enfants.

Elle porte le deuil de son "petit Pierre" tué sur le front en 1940. Arrêtée le 5 novembre 1943, elle passera peu de temps parmi nous. Elle quitte Fresnes, en janvier 1944, avec les 27 000, et arrive à Ravensbrück où elle est affectée à un atelier de camouflage pour avions. On y tresse aussi des cordes en vieux chiffons destinées à tirer les traneaux pendant la campagne de Russie.

Elle part pour Rechlin en février 1945. D'après ce qu'on vient de lire on n'a pas de peine à imaginer le genre d'existence qu'elle mènera dans cet horrible camp, où elle connaîtra l'entassement dans la "salle des Fêtes", le froid, la faim, l'épuisement, les mortes empilées les une sur les autres avec les mourantes sur leur paille souillée.

En mars, on la renvoie à Ravensbrück, et de là, au *Jugendlager*, qui est surpeuplé. Ni paillasses ni couvertures, appels interminables, sélections et embarquements en camion particulièrement brutaux. Comment peut-on survivre à de telles souffrances ?

Et pourtant Marguerite est revenue, elle est rapatriée le 14 avril 1945 et retrouve son foyer.

Elue membre du conseil d'administration de l'A.D.I.R. à l'Assemblée générale de 1950, elle fait partie du bureau comme trésorière. Elle démissionne au moment de l'Assemblée générale de 1953, mais elle reste au conseil

Appel à témoin

À la suite de la béatification de Marcel Callo et en vue de l'introduction de nouvelles causes de béatification pour des cas analogues, l'Union Chrétienne des Déportés et internés, participant à un "Comité Fidélité", recherche tous témoignages de déportés ayant connu des prêtres, des religieux ou religieuses, des laïcs ou laïques susceptibles d'être considérés comme morts en déportation après avoir été arrêtés pour des motifs religieux et en haine de la foi, ayant donc été, dans les camps, des témoins héroïques du Christ et de l'Évangile.

A communiquer au Père Jean PIHAN (U.C.D.I.) 22, rue de l'Abbé-Derry 92130 Issy-les-Moulineaux.

L'U.C.D.I., fondée en 1945 par le Père Alex Morelli et M. Edmond Michelet, est une association reconnue par l'épiscopat depuis mars 1958. Son but premier est d'aider les anciens déportés et internés "à rester fidèles aux grâces reçues pendant leur captivité".

d'administration et accepte les fonctions de déléguée de la région parisienne. Elle prend définitivement sa retraite en 1978.

Veuve, inconsolable de la mort de son mari, Marguerite va renoncer à vivre. Elle nous quittera le 19 septembre 1987.

Chère Marguerite, vous étiez profondément croyante et j'aime vous évoquer dans un espace bien différent de celui où vous nous avez donné votre aide et où vous connaissez, auprès de ceux que vous avez aimés, l'éternité du bonheur.

Gabrielle Ferrières
(d'après un témoignage recueilli
par Geneviève de Gaulle-Anthonioz)

Marguerite Flamencourt



"Allô... allô... message à transmettre : Marguerite des Petits Canards recherche Edouard des Petits Canards..." Fresnes, côté cour a retenti longtemps de ce message au début de juillet 1943. Marguerite Flamencourt et son mari venaient d'être arrêtés dans leur élevage de poussins et de canards à Meung-sur-Loire. La Gestapo était aussi allée arrêter M. et M^{me} de Robien et leurs cinq enfants au château de Huisseau-sur-Mauves, à quelques kilomètres de là.

Quelqu'un avait trahi, le poste émetteur qui fonctionnait depuis trois mois dans le grenier du Petit Aunay fut immédiatement trouvé par la Gestapo — mais pas le parachute ! Le réseau Buckmaster du Loiret était anéanti.

Marguerite fut amenée dans une cellule de Fresnes déjà occupée. A sa stupeur, elle trouve là, assise par terre en tailleur, une jeune femme entourée d'un flot de papiers, un "chèche" blanc enroulé sur la tête. C'était Germaine Tillion, alias Kouri, qui rédigeait le fruit de cinq années d'enquêtes ethnologiques en pays berbère.

Jusqu'à la fin d'octobre, date à laquelle Kouri fut emmenée en Allemagne, Marguerite ne vit pas les jours passer, enveloppée dans une amitié qui ne se terminera qu'en 1987 avec sa mort.

Le 2 février 1944, Marguerite est déportée à son tour avec les mille Françaises "27 000". Leur arrivée apporta au camp de Ravensbrück plongé dans le tragique d'un climat psychologique germano-slave un souffle de gaieté et d'esprit qui revigorèrent les quelques Françaises arrivées avant elles et stupéfièrent les Polonaises. Le grand sourire de Marguerite et sa merveilleuse expression de décision et de courage étaient une part de ce rayon de lumière qui éclaira soudain le camp.

Du courage, il en fallut à Marguerite une réserve inépuisable. Non seulement pour tenir bon à travers les sélections de la fin alors que la dysenterie et l'épuisement avaient commencé à entamer ses défenses, mais surtout au retour, lorsqu'elle apprit qu'Edouard était mort au Revier du Kommando de Johanngeorgstadt, au moment de la libération. Johanngeorgstadt dépendait du camp de Flossenbürg. Le frère d'Edouard, Jean

Flamencourt, y fut assassiné après avoir esquissé un geste de révolte. M. de Robien y fut tué d'une piqûre parce qu'il était blessé au bras.

De la quinzaine d'hommes arrêtés dans le groupe Buckmaster du Loiret, un seul rentra vivant.

Marguerite reprit seule l'élevage que sa jeune collaboratrice (celle qui avait caché le parachute) avait pu maintenir après sa sortie de prison, car la jeune fille avait réussi à convaincre la Gestapo qu'elle n'était au courant de rien.

En même temps que sa vie professionnelle, Marguerite assumait la responsabilité de la section Loiret-Centre de l'A.D.I.R. — qui ne

se souvient encore des merveilleuses agapes du Petit Aunay avec les aloses de Loire et le petit vin de pays ?

Longtemps conseiller municipal de Meung-sur-Loire, maire-adjoint, Marguerite avait les pieds sur terre, et sa disponibilité, dépourvue de toute jobardise était connue de toute la région.

Retirée ensuite auprès d'une de ses sœurs dans une jolie maison qui dominait la Loire entre Beaugency et Tavers, elle y termina sa vie, choyée par les siens, avec ce même sentiment de bonheur tranquille que le général de Gaulle avait exprimé à sa sœur deux mois avant sa mort, le sentiment du devoir accompli.

Visages de la Résistance

Hommage de leurs pairs à vingt-quatre intellectuels français tombés en combattant le nazisme, le seizième numéro de *La Liberté de l'Esprit*, revue dirigée par François George, répond à un souhait de Vladimir Jankélévitch, ce philosophe proche de Bergson, connu par sa réflexion sur la destinée humaine.

Pas de biographie systématique, pas d'hagiographie, mais des visages et, accompagnant chacun d'eux, une tentative pour saisir le fil conducteur d'une vie et, suivi d'une bibliographie, un bilan qui prend en compte le charisme, les engagements, les écrits en cours ou en gestation.

On aimerait savoir selon quels critères ont été retenus vingt-quatre noms et le quota d'intellectuels reconnus ou potentiels disparus dans ces combats. Ainsi, outre les six cités ici, combien sur les soixante-dix-sept normaliens tombés de 1940 à 1945 se sont-ils engagés jusqu'à la mort ? Qu'en est-il des sept Jésuites, autres que le Père de Montreuil, fusillés ou morts en déportation !

Ceci dit, devant nous se déroule une guirlande de destins divers, octogénaire chargé d'ans et d'engagements, comme Victor Basch, dreyfusard, président de la Ligue des Droits de l'Homme, franc-maçon, phares de la recherche nationale et internationale délaissant dans la force de l'âge des travaux ouverts sur l'avenir, tels le normalien Jean Cavaillès, et sa réflexion sur l'autonomie du vrai, le capitaine historien Marc Bloch, cofondateur des Annales, connu pour son analyse de *L'Étrange Défaite*, Albert Lautman et ses aperçus sur la physique relativiste.

Quant à ces étudiants dont l'avenir reste à jamais une interrogation : Yvonne Picard, Gilbert Dru, Pierre-André Guastalla, que seraient-ils devenus au sortir de cet état de grâce historique mobilisant leur besoin d'absolu ? Auraient-ils appris à composer avec l'intransigeance de leur jeunesse ? A résister aux tentations de la facilité ?

A confronter ces noms sauvés de l'oubli par la plaque apposée sur un mur avec ceux dont l'œuvre inachevée reste néanmoins au centre de la pensée contemporaine, nous n'en prenons que davantage conscience du sacrifice accompli et de la perte causée au savoir. Et, cependant, comment cette tristesse ne ferait-elle pas place à la fierté, à l'optimisme même devant la simplicité, la logique, dirait Cavaillès, avec lesquelles ces intellectuels,

avec ou sans convictions politiques, avec ou sans passé, avec ou sans compagnons, abandonnent un jour la page commencée pour, chargés d'idées, de tracts d'explosifs, mettre en place l'armée de l'ombre.

Diplomate de carrière, traducteur de Maître Eckhart et de Kirkegaard, Paul Petit, dans une publication en partie perdue et qu'il édite seul : *La France continue*, s'écrit : "Cessez, monsieur le Maréchal, de nous sauver malgré nous". De même, à Lyon en 1942, un jeune professeur, Roger Radisson, rédige le journal *Demain*. Au lycée de Montluçon, en octobre 1940, Pierre Kaan, qui deviendra l'adjoint de Jean Moulin, interpelle ses élèves : "Pour que vienne la libération, il convient que, face à l'envahisseur, nous gardions conscience de la grandeur de notre nation."

A Paris, deux ethnologues, émigrés russes naturalisés, Vildé et Lévitzyk (dont la thèse sur le chamanisme sibérien restera inachevée) vont récupérer tables et chaises "empruntées" par les Allemands au Musée de l'Homme, puis prennent en charge l'organisation d'un réseau.

Professeur à l'Institut catholique, un Jésuite, Yves de Montcheuil, avant de gagner le Vercors, prône dans *Témoignage chrétien* l'unité d'action entre catholiques et communistes.

Chrétiens comme Dru, Gosset, l'adjoint de Cavaillès, Paul-Louis Landsberg, Radisson, chef d'école au sein du parti communiste comme Politzer, marxistes comme Charles Haychelin ou Valentin Feldman, socialiste comme Maurice Halbwachs, Français de toujours ou de la première génération — ils sont en nombre sensiblement égal — tous mourront, exécutés au Mont-Valérien, à Cologne, Saint-Genis-Laval, Arras, Dachau, ou tués dans les armées de la libération comme Stéphane Piobetta, Etienne Mantoux.

Les dernières pages unissent à leur souvenir vingt-cinq Allemands et particulièrement Sophie et Hans Scholl, ces deux étudiants de la Rose Blanche, torturés et assassinés à vingt-cinq ans pour avoir distribué un tract antinazi.

Pour avoir laissé à chaque vie une part d'obscurité, pour avoir privilégié l'action, l'amitié, les rencontres, pour avoir présenté une vision fragmentaire des événements, c'est

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

aura lieu le vendredi 11 mars 1988 à 9 h 30

6, rue Albert-de-Lapparent, 75007 Paris (métro Ségur)

Jeudi 10 mars à 16 heures :

Réunion des délégués, 241, bd St-Germain, puis dîner à la Maison des Polytechniciens.

Vendredi 11 mars à 9 h 30 :

En raison de la rencontre interrégionale des 30 septembre et 1^{er} octobre 1988, c'est une assemblée générale ordinaire qui nous réunira l'année prochaine, suivie d'un déjeuner à la Maison des Polytechniciens.

A l'issue de ce déjeuner et pour celles qui le désireront, une visite du Musée de la Légion d'honneur sera organisée pour laquelle il y a lieu de s'inscrire dès maintenant du fait que le nombre de participants est limité à 30 personnes. En outre, les bureaux du Bd St Germain

seront ouverts pour celles qui souhaitent se reposer jusqu'à la cérémonie traditionnelle à l'Arc de Triomphe à 18 h 30. Le transport sera assuré par des autobus au départ du Bd St Germain.

Le prix du repas et des transports s'élève à 200 F tout compris. Nous remercions nos camarades de s'inscrire dès que possible en nous adressant le montant de leur participation.

Nous leur signalons également que si elles souhaitent passer, soit la nuit du jeudi, soit la nuit du vendredi, il serait utile qu'elles prennent dès maintenant leurs dispositions auprès de l'hôtel de leur choix pour être sûres de trouver un gîte.

ELECTIONS

Les membres sortants cette année sont : M^{mes} Maguy Degeorge, Gabrielle Ferrières, Christiane Reme, Maggie Saunier, Cécile Troller.

COTISATIONS ET POUVOIRS

Nous serions reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant l'assemblée générale de leur cotisation 1988 (montant minimum 50 F) auprès de leur déléguée ou de l'A.D.I.R., C.C.P. Paris 5.266-06 D.

Les camarades qui auraient déjà réglé leur cotisation voudront bien nous excuser de leur adresser ce rappel.

l'esprit de la Résistance qui revit à travers ce théâtre d'ombres.

Nous y retrouvons non seulement des silhouettes dont nous découvrons la dimension intellectuelle et spirituelle, mais des impressions, des chuchotements, des lieux — Londres... le Vercors... le Garagliano —, des moments privilégiés — telle l'adresse de

Valentin Feldman à ses bourreaux : "Imbéciles, c'est pour vous que je meurs !" —, toute l'enrichissante ferveur de résistants défiant la mort et l'oubli pour se conformer à une certaine image de l'homme.

Quelle plus belle lecture proposer à nos lauréats de première ou de terminale ?

Marie-Suzane Binetruy

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Thomas Sean Calvert, petit-fils de notre camarade Odette Peyrot.

Thomas, petit-fils de notre camarade Anne-Marie Leclerc, de Lyon, le 19 juin 1987.

Camille, petite-fille de notre camarade Marie-Germaine Thueux, le 25 novembre 1987, à Pleudihen-sur-Rance.

Guillemette, petite-fille de notre camarade Denise Villard-Rousseau, le 2 janvier 1988, à Châtenay-Malabry.

DÉCÈS

Notre camarade Germaine Bowman, d'Angers, est décédée en décembre 1987.

Notre camarade Marguerite Flamencourt, de Beaugency, est décédée le 15 décembre 1987.

Notre camarade Paulette Gastou, de Perpignan, est décédée le 21 décembre 1987.

Notre camarade Viviane Kobozeff, d'Alfortville, est décédée le 27 décembre 1987.

Notre camarade Andrée Larrieu a perdu son mari. Rochecorbon, décembre 1987.

Notre camarade Lucienne Simier, d'Angers, est décédée en décembre 1987.

Notre camarade Germaine Soldevila est décédée le 30 novembre 1987.

Notre camarade Cécile Troller, déléguée de la Section parisienne, a perdu son mari le 26 décembre 1987.

*

* *

Très peignées par la disparition de notre ami Roland Teissandier, président de la F.N.D.I.R. et vice-président de l'U.N.A.D.I.F., nous exprimons nos condoléances émues à notre camarade Françoise, sa femme.

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ
N° d'enregistrement à la
Commission paritaire : 31 739

GROU-RADENEZ & JOLY IMPRIMEURS - (1) 42 60 37 37 - PARIS 6

CINÉMA

La conférence de Wannsee

Je n'avais jamais entendu parler de la conférence de Wannsee. Je ne suis peut-être pas la seule. Il est vrai que, contrairement à ce qu'on pourrait croire, ce n'est pas là que fut décidée la solution finale, qui était déjà mise en œuvre depuis 1941. Ce fut seulement une étape permettant à Heydrich, suivant les directives de Himmler, de faire le point avec les différents rouages de l'administration nazie.

Le 20 janvier 1942, quatorze dignitaires du Reich furent convoqués par Heydrich afin de discuter des "modalités techniques" de l'extermination. La discussion mit en évidence les difficultés rencontrées par les uns et les autres dans l'accomplissement de leurs tâches ; par exemple, le fonctionnaire chargé du transport par fer des Juifs qu'on transfère de plus en plus en Pologne se plaint de la dégradation des voitures. La glace colle littéralement les individus à leurs sièges, les vitres étant cassées par le gel, et il faut les en décoller, image qui déclenche l'hilarité.

Heydrich, bel homme blond et séduisant, se plaint, lui, de faire la navette entre Berlin et la Bohême-Moravie dont il est le Protecteur, mais on le sent très heureux de la confiance que Himmler (auquel il téléphonera plusieurs fois dans l'après-midi) lui accorde et de l'importance que ça lui confère. Ce dernier finira par en éprouver de la jalousie et les mauvaises langues diront qu'il n'a pas été fâché de l'assassinat de son rival.

Heydrich prête l'oreille aux réclamations, rassure les uns, calme les autres et explique que tout va s'arranger grâce aux nouvelles méthodes envisagées. (Celles-ci ne choquent

personne d'ailleurs, à part quelques fonctionnaires réticents au début.) Il est bien campé par un excellent acteur. Tous les acteurs d'ailleurs, sont parfaits. A tel point qu'on se demande si l'on n'a pas voulu nous montrer des personnages plus vrais que nature par leur inhumanité, parfois leur grossièreté et leurs plaisanteries cyniques.

Eh bien ! Non. Heinz Schirk, le réalisateur, a serré de près la vérité historique. Il a pu le faire grâce au compte rendu sténographié par la jeune secrétaire que l'on voit dans le film attirer l'attention d'Heydrich. Tous les propos que l'on entend ont été tenus et tous les personnages sont fidèlement évoqués.

Nous en connaissons plusieurs : Eichmann, dont la timidité au début nous étonne, il acquiert plus d'assurance par la suite ; on lui doit le Protocole de Wannsee, retrouvé par chance dans les archives diplomatiques, qui servira à son procès en Israël et dont se sont inspirés aussi les réalisateurs du film. Freisler ensuite, le terrible président du Tribunal du Peuple qui jugea les conjurés allemands du 20 juillet, Herbert Lange, une grosse brute qui commande le camp de Chelmno où l'on exterminait les Juifs à cette époque au moyen des camions à gaz, etc. Tous parlent le même langage. Jamais un terme choquant. Il n'est question que de "mise au travail" ou de "traitement spécial".

Cette réserve est plus saisissante que les écarts de langage, et la sécheresse avec laquelle un programme d'assassinats en masse est esquissé est plus horifiante que les images à effets. Là est peut-être la principale valeur du film. J. R.

Colloque en Sorbonne sur la politique nazie d'extermination

Du 11 au 13 décembre 1987, le chancelier des Universités de Paris, Mme Hélène Ahrweiler, avait invité une trentaine de spécialistes, qui travaillent sur l'histoire de cette gigantesque entreprise d'assassinat collectif, à se réunir à la Sorbonne devant un public assez large. Comme toujours sur ce sujet atroce, on a beaucoup appris. Comme le disait Jankélévitch, on croit savoir, mais on ne sait pas.

Il était particulièrement intéressant d'entendre des précisions juridiques et "scientifiques" sur l'assassinat des malades mentaux allemands, sur l'arrestation et l'assassinat des tziganes et sur l'implication de toute la machine administrative allemande dans l'arrestation et le massacre des familles d'origine juive de toute l'Europe. Comme Hitler donnait la plupart de ses ordres et directives oralement, la répartition des responsabilités dans ce formidable crime d'État est difficile à cerner. Les historiens présents au colloque s'intéressent particulièrement à ce problème.

Un professeur israélien, Yehuda Bauer, recherche les tentatives ultra-secrètes d'Himmler pour entrer en contact avec le général Eisenhower, à l'insu d'Hitler, dès 1942. Himmler aurait volontiers envisagé de mettre les armées allemandes à la disposition des Alliés de l'Ouest pour organiser une défense commune de l'Europe contre l'avancée des Russes ! Les efforts répétés d'Himmler dans ce sens eurent une incidence directe sur les événements des camps de concentration, notamment à Ravensbrück (Germaine Tillion, de son côté, examine longuement cette question — à laquelle nos vies furent suspendues ! — dans la nouvelle édition de son *Ravensbrück* que les éditions du Seuil se proposent de publier en mai prochain).

À la Sorbonne, notre camarade Anise Postel-Vinay avait proposé à François Bédarida, directeur de l'Institut d'Histoire du Temps Présent et organisateur scientifique du colloque, de traiter le sujet suivant qu'il a aimablement accepté et que nous reproduisons ci-dessous :

L'extermination dans les camps "ordinaires" L'exemple de Ravensbrück

Chelmno, Treblinka, Sobibor et Belzec n'étaient que des terminus ferroviaires pourvus d'installations de gazage. En dehors de la garde SS et de leurs malheureux auxiliaires détenus, personne ne vivait là. C'est improprement que ces lieux d'extermination immédiate et totale ont été appelés *camps* d'extermination. C'étaient des centres d'assassinats collectifs et non des camps.

Auschwitz et Lublin-Majdanek étaient aussi des lieux d'extermination immédiate. Mais les complexes de gazage avaient été construits à l'intérieur d'un camp de concentration où l'on faisait entrer, à chaque train, un certain nombre d'hommes et de femmes en âge de travailler, parfois même la totalité des occupants du train. Ces déportés admis dans le camp échappaient au gazage immédiat.

L'extrême cruauté du régime, à Auschwitz et à Lublin, et les sélections qui y étaient beaucoup plus fréquentes qu'ailleurs, entraînaient une mortalité particulièrement forte. Mais il n'y avait pas de différence de principe — si l'on peut dire — entre le régime de ces deux camps et celui des treize ou quatorze autres camps de concentration. L'administration et le personnel étaient les mêmes pour tous les camps. Il y avait simplement, de l'un à l'autre, une différence de degré de cruauté, voulue dès le départ.

Les déportés étaient là pour fournir au Grand Reich un travail maximum jusqu'à ce que mort s'en suive. Vermine juive, vermine slave, "asociaux" ou "criminels" (criminels vrais ou faux d'ailleurs), adversaires du nazisme quelle que soit leur nationalité, personne ne devait sortir vivant d'un camp de concentration. Himmler l'avait annoncé dès 1937.

Il n'y avait d'ailleurs pas de condamnation à tant ou tant d'années de camp. Il n'existait pas de *législation* des camps de concentration. La police versait dans les camps prévenus, condamnés à des peines de prison ou inno-

cents, sans perspective de libération. Ils étaient là, hors de toute structure de l'État, livrés à la SS. Terrains, bâtiments, détenus, tout était propriété exclusive de la SS.

La SS, entièrement créée et commandée par Himmler, devait être le fer de lance de la Grande Allemagne qui allait s'implanter dans l'espace vital de l'Est. Pour se constituer des ressources, elle avait installé plusieurs camps à proximité de carrières de granit. Les pierres étaient achetées par l'État pour la construction des ponts et des futures villes grandioses projetées par Hitler et Speer. D'autres affaires de bois et de textiles rapportaient de l'argent et, depuis la guerre, la SS cherchait à s'approprier des usines prises aux Juifs de Pologne.

Les masses concentrationnaires fournissaient aux sociétés SS une main-d'œuvre bon marché — décimée en permanence, il est vrai, puisqu'elle était condamnée à périr — mais indéfiniment renouvelée.

C'est Himmler qui, comme chef de la SS, administrait les camps et avait conçu personnellement et en détail le monstrueux régime institué pour anéantir à terme les ennemis du Reich, les "races inférieures" et le sous-prolétariat allemand.

C'est encore lui qui, comme chef de la police, arrêtaient autant de gens qu'il fallait pour remplir ses camps au gré des besoins de la production. Et, quand le régime de mort lente ou violente des camps ne suffisait plus à tuer les détenus au rythme voulu, c'est encore Himmler qui faisait intervenir la médecine nazie pour sélectionner et achever les "affaiblis" selon le terme consacré.

Le régime des camps est bien connu. Je ne reviendrai pas sur tous les procédés utilisés pour "affaiblir" les détenus : sous-alimentation, exposition au froid, "punitions" mortelles, meurtres dans les fameuses carrières ou dans les Blocks, etc. Je ne vous parlerai que de l'un de ces procédés, le travail exténuant.

Lorsque, à partir de 1942, la SS fut invitée à partager sa main-d'œuvre entre ses propres affaires et les usines d'armement, cet appoint de main-d'œuvre se révéla très inférieur aux besoins. Himmler fit alors procéder à des dizaines de milliers d'arrestations supplémentaires parmi les victimes habituelles du nazisme, en plus des opposants politiques de toute l'Europe dont le nombre augmentait.

Un chef de la police chargé de l'opération semble avoir compris le mécanisme monté par Himmler. Il envoia en effet à Pohl, le chef de tous les camps de concentration, une lettre datée du 31 décembre 1942 dans laquelle il annonçait l'envoi de 12 000 "asociaux", 35 000 "criminels" après procédure simplifiée et tous les détenus des prisons du Gouvernement général, c'est-à-dire de la Pologne du Sud-Est. Et il ajoute :

"Je voudrais souligner dans ce contexte qu'en raison du nombre des décès dans les camps de concentration, l'élevage de l'effectif total des détenus n'a pu être atteinte, en dépit des internements ordonnés en nombre croissant ces derniers temps, et qu'en outre, compte tenu de la mortalité persistante et même croissante, il est peu probable que l'on puisse parvenir à une amélioration, même par l'augmentation des internements."

Ainsi, malgré les besoins pressants de main-d'œuvre pour l'industrie de guerre, malgré quelques circulaires visant à améliorer le sort des détenus au cours de l'année 1943, les concentrationnaires continuent à être décimés par un régime de vie dont la barbarie ne s'est pas atténuée. Heydrich avait lancé à Wannsee la formule de l'extermination par le travail en pensant à la seule extermination des Juifs. Mais le travail exténuant faisait déjà partie du régime implacable des camps de concentration dès leur création. De même que les trains qui menaient les Juifs à la mort avaient priorité sur les trains militaires, de même la politique d'extermination de la

main-d'œuvre concentrationnaire a eu priorité sur les besoins de la production de guerre... Speer avait fini par s'en plaindre auprès d'Hitler.

L'effroyable régime concentrationnaire n'était pas la seule cause de mort des détenus. Himmler était *Reichsführer SS und Chef der Deutschen Polizei* (et chef de la police allemande). A ce dernier titre, il se servait des camps pour y faire procéder à des exécutions, individuelles et collectives. Ces exécutions se chiffraient par dizaines de mille.

Par exemple, en fin 1941, la police a envoyé des groupes de milliers de prisonniers de guerre soviétiques dans la plupart des camps de concentration pour les y faire exécuter.

Elle fit de même pour des groupes de centaines de Juifs que les commandants des camps avaient ordre d'exterminer en quelques semaines. Un groupe d'enfants fut ainsi exterminé en trois jours dans l'étang d'Ellrich, Kommando de Buchenwald. Plusieurs familles tchèques furent gazées à Mauthausen après l'attentat contre Heydrich en 1942. Des groupes de partisans biélorusses périrent dans la chambre à gaz de Stutthof, près de Dantzig, et des milliers de résistants et résistantes de toutes l'Europe furent exécutés dans les camps.

Après l'action de sa SS, après l'action de sa police, Himmler disposait encore d'un troisième fusil qu'il tenait d'Hitler personnellement. Willi Dressen vient de vous en parler, il s'agit de cette très secrète organisation de mise à mort *médicale* qui était rattachée directement à la chancellerie du Führer. Pour les camps, elle portait le nom de code de 14 f 13.

Dans une première phase, en 1941, les détenus ont été sélectionnés par une commission médicale qui recensait les infirmes, les malades incurables, puis des "asociaux" et enfin des Juifs. Cette commission se déplaçait de camp en camp — Berlin avait exigé 2 000 victimes par camp. Ravensbrück était du nombre. Les détenus désignés par les sélectionneurs ont été gazés dans les premiers mois de 1942, par groupes successifs, notamment dans la petite chambre à gaz de la maison de santé de Bernburg-an-der-Saale, l'un des six "Instituts d'Euthanasie" du Reich.

Par la suite, les sélections des "affaiblis", parmi lesquels des centaines de jeunes tuberculeux et tuberculeuses, ont été pratiquées par les médecins SS attachés à chaque camp. Les victimes étaient achevées par piqûres, par poison et surtout par gaz toxique. Dans ce dernier cas, l'opération se passait soit dans des véhicules, soit dans la chambre à gaz de la maison de santé d'Hartheim, près de Mauthausen (Hartheim était également l'un des six "Instituts d'Euthanasie"), soit dans la chambre à gaz du camp même, lorsque celui-ci en possédait une. C'était le cas

d'Auschwitz et de Lublin, bien sûr, mais aussi celui de Sachsenhausen, de Mauthausen, de Stutthof près de Dantzig, et de Ravensbrück dans les premiers mois de 1945. A Ravensbrück, ce sont deux techniciens des gazages d'Auschwitz le capitaine Schwarzhuber et le sous-officier Moll qui sont venus procéder aux mises à mort par gaz.

En outre, au début de 1944, un nombre encore inconnu de trains entiers de malades et de personnes âgées ont quitté les camps — notamment de Buchenwald, de Dora, de Ravensbrück et de Sachsenhausen — en direction de Lublin. A notre connaissance, aucun de ces trains n'a été gazé en totalité à l'arrivée. Les malades sont tous entrés dans le camp de Lublin, mais, en raison du régime impitoyable de ce camp, et à cause des sélections massives et fréquentes, 95 % d'entre eux ont disparu.

Deux autres actions se rattachent à l'extermination médicale : les expériences pseudo-médicales et l'assassinat des nouveau-nés. Himmler a prélevé dans ses camps des centaines de détenus, hommes, femmes et enfants, pour servir de cobayes à des médecins allemands, appartenant ou non à la SS. On ignore le nombre des survivants.

A Ravensbrück, ce furent d'abord des hommes, des Russes, en nombre inconnu, puis 74 jeunes Polonaises qui servirent de cobayes, et enfin 120 petites filles tziganes qui furent stérilisées par le Dr Schumann d'Auschwitz.

Les Polonaises furent "opérées" sous la direction "scientifique" du Pr Karl Gebhardt, titulaire de la chaire d'ostéologie de la Faculté de Berlin, chirurgien de renommée internationale. Il était même venu ici, à la Sorbonne, à un congrès avant la guerre. C'était un ami d'enfance de Himmler et un familier d'Hitler.

Tous les hommes des expériences moururent, ainsi que 10 Polonaises et un nombre inconnu de petites tziganes. Les jeunes Polonaises survivantes — on les appelait les "lapins" — portaient de profondes cicatrices aux jambes et, le 3 février 1945, l'ordre vint de les exterminer. Grâce à la solidarité de toutes les nationalités du camp, leurs camarades réussirent à les cacher *toutes, jusqu'à la libération*, parmi les 40 000 femmes qui s'entassaient dans le camp.

A la création du camp de Ravensbrück en 1939, les femmes enceintes allaient accoucher à l'extérieur. Mais, à partir de 1941, tous les nouveau-nés étaient tués, étranglés ou noyés dans un seau. A partir d'octobre 1944, on les a laissés vivre, mais ils mouraient en quelques jours, au maximum trois semaines.

Huit cent cinquante bébés ont ainsi péri en six mois. On connaît 5 survivants, 3 Français, un Autrichien et un Polonais.

Dans le camp de femmes d'Auschwitz-Birkenau, les procédés d'assassinat des nouveau-nés étaient les mêmes qu'à Ravensbrück.

Dans la dernière année de la guerre, la surpopulation des camps aggrava encore la mortalité. Et lorsque les armées alliées s'approchèrent des camps, Hitler exigea leur évacuation. Au cours de ces évacuations tragiques, d'innombrables détenus mourant de faim et d'épuisement furent achevés le long des routes. Une forte proportion de ceux qui arrivaient dans les camps de repli mouraient le jour même. Des massacres collectifs eurent lieu dans certains Kommandos. Ce fut la dernière forme d'extermination des internés des camps de concentration.

Joseph Billig estime à 1 050 000 le nombre des morts des camps de concentration sur 1 650 000 détenus qui y seraient entrés en douze ans. Ces chiffres ne comprennent pas, bien entendu, les victimes de l'extermination immédiate. Il ne concerne que les détenus des camps de concentration où la mort, violente ou non, n'était pas toujours rapide. Même si ces chiffres de 1 050 000 morts sur 1 650 000 ne sont que des ordres de grandeur, ils montrent à eux seuls qu'il s'agissait de tout autre chose que d'une mortalité élevée due à des conditions de travail très dures.

Nous ne connaissons encore qu'une partie de ce qui s'est passé dans ce monde clos des camps de concentration où la plupart des crimes ont été perpétrés sans témoin, protégés par le secret absolu exigé des bourreaux.

La quasi-totalité des archives d'un camp comme Ravensbrück, par exemple, a été détruite. Ne restent que les témoignages des survivantes et ceux des criminels. C'est une sérieuse difficulté pour les historiens qui, l'horreur du sujet aidant, se détournent de l'étude d'un phénomène pourtant capital du *xx^e* siècle. Négligeant les témoignages des anciens détenus et les aveux des criminels des années 45-50, certains d'entre eux en viennent à écrire que les camps de concentration d'Hitler et d'Himmler — ces deux nécrophiles comme les appelle Elsa Morante — étaient des camps de travail, durs, très durs, mais pas d'extermination !

L'heure est au révisionnisme, certes, et Pierre Vidal-Naquet a raison de répéter que le révisionnisme est l'essence même du travail de l'historien. Mais le révisionnisme bien compris demande à connaître d'abord les faits un par un, avant de les interpréter, de les comparer, de les relativiser, de les plonger dans les divers bords révélateurs de la psychologie, de la psychiatrie sociale et autres sciences modernes.

Il y a donc encore beaucoup de pain sur la planche de l'Histoire. Avis aux jeunes ! Et merci d'avance !

